

(...) *Quelque chose de têtue réapparaît : l'acteur ouvrier de sa scène — cela qui a été et va être ici constant, inlassablement répété, souligné par le jeu des bruitages des panneaux déplacés, transformés en de purs encadreurs-décadreceurs dont l'intérieur vide ne surgit que pour organiser les limites optiques des divers moments de scène, en laissant libre, sans l'offusquer, l'intégralité de l'espace dans l'ouverture pleine qui l'englobe et l'inclut, qui le souligne en le définissant par ces barres qui encadrent les rectangles des scènes. Bruitage ouvrier d'un labeur insistant et redit, appuyé, jusqu'à l'épuisement de sa matière en elle-même, par elle-même. Ferraillements du quotidien de l'acteur, ferraillements cinglants de la scène agie qui encrasse la ligne musicale et la ligne de l'oralité en des endroits dispersés mais réguliers, ferraillements qui disent dans leur vérité modeste et tenace le bruit sourd et profond d'où surgissent l'acte et la scène de l'acteur, sa besogne primitive dans l'exercice de son corps et la fabrication de son lieu, dans le placement de sa voix, dans le déploiement de ses muscles, de ses gestes. (...)*

(...) *Comment ça se constitue ? Une suspension dans le geste pour que ce dernier résonne comme une reprise en même temps qu'un relancer, reprendre encore là-même où un temps ça s'est arrêté : désuspendre le suspendu, le relancer sans forcément le renvoyer, attendre non plus dans un temps indéterminé, mais dans le temps propre de chacune des visions de la rêverie, du songe. Car, à proprement parler, ce ne sont pas des rêves, il n'y a pas d'onirisme : tout ce qui est dit ici, est déjà advenu ailleurs ou bien adviendra plus tard, dans un autre temps, dans d'autres conditions qui ne sont pas encore relatées ici : c'est un « ça qui n'est pas là » qui se constitue sur scène, comme pur récit d'un temps de l'ailleurs, qui est pourtant bien ici, dans ce présent de scène, dans cette conscience qui se réveille et s'éveille à elle-même. (...)*

(...) *Quel est cet ailleurs ? On peut dire que c'est la redéfinition d'un espace qui essaie de reconstruire mentalement des possibles imprévisibles, comme une sorte de flux conscient. Il ne faut pas tant s'appliquer à l'imaginer que, l'imaginant, le laisser se construire. Bout à bout, montage et démontage : dans ce sens, chacun des textes dit moins un récit que sa mise en œuvre, sa fabrication machinale jouée sous nos yeux : la mise en place des éléments scéniques, dans la minutieuse scansion de ses poses en train de meubler les gestes, vaut tout autant que la diction du texte, elle l'adapte à ses plans, en indique les dimensions, en focalise les mouvements dans l'espace, elle en crée le récit. (...)*

(...) *Dire cette histoire, la montrer, en faire l'étalage le plus complet, c'est accomplir un geste politique autour des fonctions artéfactées inhérentes au théâtre, en accroître la potentialité expressive, au lieu de la soustraire systématiquement au regard public, comme si elle n'était que le lieu caché, dérobé où l'on va nicher un inavouable quelconque dont seul ce qui est montré serait réel et vrai. Politique, donc, oui, parce qu'il en énonce, et peut-être dénonce, la duplicité. D'autant plus que cette monstration se recrée elle-même comme une ligne interne au récit qui sert à relier les temps des actions, qui les informe, les permet, les autorise. Un théâtre neuf l'est aussi dans sa capacité à créer de nouvelles formalisations et de nouveaux signifiants à partir d'anciennes fonctions, de les redire empreintes d'une interrogation qu'elles portent en présent et dont elles reconstituent les capacités expressives que le temps leur avait ôtées. (...)*

(...) *Spectre : théâtre d'ombres ? Non, mais l'ombre comme projection et reflet tracé d'un illisible qui joue en pleine lumière, et en tant que reflet, tout aussi illisible malgré la certitude de ce que l'ombre va raconter à son tour. Décorporer ou excorporer ce que l'on incorpore, ce que l'on a tendance à incorporer, mise à plat irréférentielle, pure matière plastique, colorant qui s'enfuit avec son référent, incapable de lui survivre, impression atone, sentimentalement hagarde, mise en dépôt dans la mémoire. L'acteur au premier plan est déjà cette ombre, y compris dans son incarnation, un prête-corps — comme on prêterait son âme ou sa vie — et rien d'autre alors que son reflet muet, comme sa transposition en âme. Qui peut faire peur, puisque ce n'est plus qu'une grimace du sensible. (...)*

Jean-Paul Manganaro
Texte élaboré à partir de « Ça qui n'est pas là »